

L'Illustration avril 10/37

Sur la route du souvenir, Cuba marque la première étape du pèlerinage organisé par le Comité France-Amérique en ce printemps 1937. Là, le 24 mars, ont été évoquées, comme on le verra plus loin, des amitiés communes, et notamment ce Le Moyne d'Iberville dont les cendres se trouvent dans la cathédrale de La Havane. Nous avons donc désiré voir Cuba et, d'un coup d'aile, nous l'avons abordée de Floride par Miami.

Il fait, le jour où nous débarquons à Miami, venus de Mobile en une nuit sur les avions de la « grande flotte d'argent », une chaleur un peu lourde — et nous partons avec joie, dès l'après-midi, à bord d'un hydravion quadrimoteur aux cabines capitonnées comme un wagon de luxe vieux style. Tout un chapelet d'îles prolongent la terre, relié par un railway dont les viaducs, à demi rompus lors d'une tempête, dessinent l'ossature blanche sur la mer violette, glauque et bleue.

Deux heures de vol à basse altitude. Puis, semblant tourner en rond à cause du long virage de l'appareil, La Havane élève vers nous ses coupôles, ses clochers, ses gratte-ciel et, comme des boucliers triomphaux dressés sur des têtes invisibles, ses innombrables toits en terrasse. Bientôt nous flottons sur les eaux du port moirées d'huile lourde et, par les petites rues étroites, aux façades espagnoles, aux trottoirs exigus, toutes débordantes d'un grouillement coloré, nous abordons la capitale de Cuba. En ce début de février, nous retrouvons subitement la splendeur des beaux étés d'Europe : un ciel pur et profond, une longue haleine chaude et parfumée. Notre hôtel, aux plafonds démesurément hauts, apparaît comme une oasis de fraîcheur sombre dans cette lumière éclatante — et, renforçant cette sensation d'Espagne que depuis notre arrivée nous sentons rôder autour de nous, des guitares accordées à des voix jeunes et pleines prolongent et complètent l'illusion.

Dehors, une foule bariolée circule — chapeaux immenses, jupes de couleur, larges faces noires au rire blanc — tout cela roulé dans une circulation folle de véhicules de toutes sortes où se frôlent curieusement tramways bruyants, charrettes traînées par des ânes, souples autos de luxe, porteurs et mules aux sparteries éclatantes. Soudain nous voici sur le Prado, immense avenue plantée de lauriers au feuillage luisant et que ferment, tout au bout, en note d'indigo, les eaux lourdement immobiles du port. La nouvelle Havane nous est d'un coup découverte : larges percées, buildings à la mode américaine, palais, verdure et fleurs. En trente ans, tout a ici étrangement évolué. Sous l'influence des hommes du Nord venus des Etats-Unis, qui ont pétri et repétri cette terre, de ce sol si espagnol, si latin une civilisation nouvelle s'est levée qui mêle les apports des deux races et réalise une création vraiment originale.

Notre guide sourit de notre étonnement et nous prenant par le bras :
Allons voir, avant la tombée du jour, le président Barnet. »

M. José A. Barnet, ancien président de la République, qui a joué en 1935 et 1936 un rôle de premier plan, va nous recevoir dans quelques minutes dans un des plus grands cercles de La Havane qui allie au confort américain la somptuosité des palais d'Espagne. Excellente occasion de nous remémorer, à vol d'oiseau, tandis que nous avançons lentement par cette belle fin d'après-midi, l'histoire de Cuba au cours du vingtième siècle.

Que de chemin parcouru depuis l'explosion fameuse du cuirassé *Maine* qui sauta en rade de La Havane en 1898 et qui, du même coup, fit voler symboliquement en éclats les chaînes par lesquelles l'Espagne enchaînait la jeune Cuba révoltée à son char de vieille nation européenne ! Les faits tournoient dans ma mémoire : la déclaration de guerre des Etats-Unis à l'Espagne, les deux batailles des Philippines et de Santiago de Cuba qui virent le désastre de la flotte espagnole, le traité de Paris en décembre 1898 négocié par Jules Cambon et, enfin, la tutelle amicale des Etats-Unis.

Et voici que l'ère des difficultés commence. En 1902, une constitution est proclamée qui assurera l'indépendance de la grande île, et, semblant reconnaître définitivement cette indépendance, les Etats-Unis se retirent après l'élection du premier président cubain, don Tomas Estrada Palma. Cet homme intègre et sage vit néanmoins les Cubains se soulever en 1906, ce qui obligea les Etats-Unis à intervenir, comme ils s'en étaient d'ailleurs réservé le droit par l'amendement Platt, annexé au traité de Paris. Après cet entr'acte, qui dura trois ans, un nouveau président fut élu, le général José Miguel Gomez, auquel succédait, en 1912, le général Menocal. Ce dernier s'étant fait réélire en 1916 par des procédés que ses adver-



La mission française, venue à bord du *Cuba*, de la Compagnie générale transatlantique, débarquant à La Havane le 24 mars.

saires jugèrent illégaux, une révolution aisément réprimée éclata en 1917.

En 1921, le Dr Alfredo Zayas prenait la présidence au moment même où les hauts prix du sucre qui avaient enrichi l'île s'effondraient. En 1925, le général Gerardo Machado lui succédait. Ce dernier, véritable dictateur, entreprenait d'immenses travaux, dotant l'île d'un réseau de routes de premier ordre, faisant élever la prison modèle de l'île de Pins, l'aqueduc de Santiago de Cuba, le village modèle de Rancho Poyeros, le Capitole de La Havane. Victime de la crise, les finances lourdement obérées par ces dépenses excessives, Machado était emporté en août 1933 par une révolution et devait s'enfuir en avion.

Grand, le front large, l'accueil marqué de cette courtoisie raffinée des Cubains de race, le président Barnet, tout en fumant un de ces énormes et somptueux cigares dont le parfum, là-bas, imprègne l'île, évoque pour nous les événements récents : la cascade de présidents qui se succèdent en quelques mois et son rôle de conciliation, de rapprochement des partis, qui devait aboutir, le 20 mai 1936, à l'élection du Dr Miguel Mariano Gomez, fils de l'ancien président Gomez, et dont la carrière était brutalement interrompue en novembre dernier par un vote du Congrès.

Nous parlons alors du colonel Batista, chef de l'armée, grand ami du président Barnet et qui joue, depuis le prononciamiento militaire du 4 septembre 1933, un rôle de plus en plus éminent. Energique, autoritaire, armé de pouvoirs qui paraissent sans limite, il a réorganisé la police et l'armée, rétabli et défendu l'ordre. Entre temps, un traité commercial a été signé avec les Etats-Unis qui confirme à ceux-ci les importants avantages douaniers dont ils jouissaient déjà par l'amendement Platt, mais



Inauguration d'une seconde plaque apposée sur la cathédrale de La Havane par le Comité France-Amérique pour commémorer le souvenir de Le Moyne d'Iberville.

M. J.-A. Martinez, du Comité France-Amérique de La Havane, lisant son discours — à droite, l'ancien président de la République, M. Barnet, en compagnie de M. de Terry, président du Comité France-Amérique cubain.



A l'hôtel de ville : M. Raymond-Laurent, président du conseil municipal de Paris, vient de recevoir des mains du maire, M. Beruff, les clés de la ville.

qui, en contre-partie, contient un renoncement formel de la grande République américaine à intervenir désormais dans les affaires de Cuba. Le président Roosevelt, en y renonçant, a accentué le caractère nouveau imprimé par lui à la politique extraterritoriale des Etats-Unis.

Economiquement, un lien très important subsiste entre les deux républiques. Les banques les plus grandes sont contrôlées par des citoyens américains et 60 % environ du volume des affaires passent par leurs mains, notamment le commerce de la canne à sucre qui est l'industrie vitale du pays.

C'est un dimanche, un beau dimanche de là-bas — mais tous les jours, sous un ciel aussi pur, ne sont-ils pas des dimanches ? Par la ligne des quais, la somptueuse avenue Antonio Maceo, nous gagnons la légation de France où l'on nous attend. Auparavant, nous avons fait une halte près de la *Punta*, antique forteresse espagnole qui se dresse en face du *Morro Castle*, autre forteresse du temps de l'Espagne. Des tours qui semblent des jouets d'enfant, des murs crénelés, des canons de bronze au long col, voilà tout ce qui subsiste de l'antique domination.

A la légation, une surprise étonnante nous attend. On a, pour nous faire honneur, hissé à son mât le pavillon de France — et nous sommes, en effet, touchés plus qu'on ne saurait l'exprimer de voir flotter devant le somptueux hôtel le bleu, le blanc et le rouge du drapeau tricolore. M. Bertrand, qui assure à la légation l'intérim du ministre de France qu'on a récemment changé, nous reçoit avec cette cordialité que nous avons toujours trouvée sur notre route auprès de nos agents diplomatiques depuis que nous avons quitté New York. De tous nous gardons un souvenir ému et le regret de ne pouvoir tous les citer.

Cependant, accompagnés du ministre de France, nous allons accomplir un pèlerinage. Au passage, nous nous arrêtons quelques secondes devant l'ancien palais du gouvernement, dont les deux bâtiments principaux sont devenus l'un l'hôtel de ville et l'autre la cour de justice. Au centre, entre ces deux édifices, une statue se dresse, celle de Christophe Colomb, érigée à la place même où, lors de son débarquement en 1492, une messe d'action de grâces fut célébrée. Bientôt, par des rues étroites et charmantes, nous gagnons le parvis de la cathédrale. Des maisons à arcades l'entourent sur trois côtés et devant nous se dresse la façade, de style jésuite, édifiée en 1704 avec ce mélange d'ordre classique et de somptuosité baroque qui distingue nombre d'églises de la péninsule Ibérique. Sur un mur latéral, une plaque a été scellée, en 1935, sur l'initiative de la Ville de Montréal à la mémoire de Pierre Le Moyne d'Iberville dont les cendres se trouvent à l'intérieur de l'édifice. La place exacte du corps d'Iberville n'a pu malheureusement être déterminée. Une tradition constante affirme toutefois qu'il repose bien dans le sanctuaire.

Quelques instants plus tard — contraste violent — nous nous trouvons au Yacht-Club, en face de la mer, dans un cadre grandiose et luxueux de parterres, de terrasses, de péristyles, de vastes salles où circule une foule de jolies femmes et de sportifs. Là, c'est toute La Havane moderne qui s'évoque d'un coup, ville de palais, aux avenues fleuries comme des serres, aux perspectives heureuses et souvent imposantes.

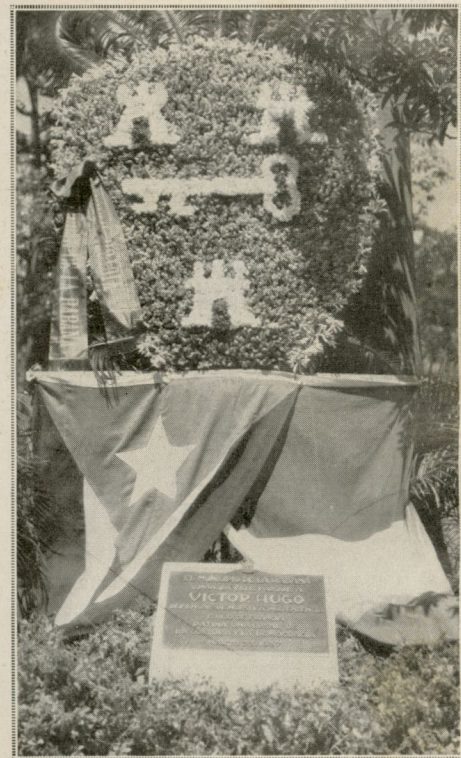
L'après-midi, après un déjeuner intime et charmant, un autre ami — comment ne pas appeler ainsi ceux qui vous accueillent avec tant de

cœur ? — M. Dor, le très averti agent général de la Compagnie générale transatlantique, nous fait découvrir les environs de Cuba.

Il ne saurait s'agir, en quelques heures, de foncer sur la route magnifiquement cimentée qui relie, en 1.200 kilomètres, Pinar del Rio, par La Havane, à Santiago de Cuba. Nous nous contenterons d'une promenade plus courte. Cette campagne aux molles ondulations, coupée de bosquets et d'arbres verts, avec, çà et là, la tache émeraude des plantations de tabac et l'armée frissonnante des longues tiges de la canne à sucre, cette campagne où notre petite route, détachée de la grande artère centrale, serpente capricieusement parmi les cultures et des maisons à toits de chaume nous fait penser, sans doute par son charme, son apaisement, son harmonie, à notre campagne française. Les villages se succèdent avec des maisons basses, des places largement ombragées, sur lesquelles se donnent parfois des représentations théâtrales. Ainsi, par Guanajay, nous arrivons à la baie et au hameau de Mariel. Le coin apparaît charmant avec ses verdure tendres, la tache bleue et violette de la mer et, à l'arrière-plan, sur une hauteur, la silhouette un peu rococo, mais plaisante, de l'Ecole navale. Lentement nous revenons en suivant le rivage, goûtant la plénitude de cette belle journée épanouie et le charme de ce pays.

La Havane nous a séduits. Les belles perspectives, les fleurs, le grouillement si vivant de ses populations, la vie nocturne si intense qui, le soir, fait se croiser devant le Capitole et le Grand-Théâtre des dizaines de milliers de promeneurs, tout cela, nous le regretterons, nous le regrettons déjà au moment où notre hydravion va prendre son vol.

Ces trois jours ont fui, lumineux et dorés, riches d'enseignement aussi sur l'avenir de ce peuple dont les possibilités, sous la conduite d'un chef énergique, apparaissent considérables. Le matin même, avec l'éminent correspondant de *L'Illustration* à Cuba, M. Juan Manuel Planas, nous nous sommes imprégnés une fois encore, au cœur des vieux quartiers, dans les petites rues qui avoisinent les ministères des Finances et de l'Education nationale, de l'esprit et de l'âme de Cuba. Nous avons, en outre, traversé, mais trop rapidement, deux centres d'intellectualité : la Maison des Ingénieurs, récemment édifiée, et la très attachante *Académie Nationale des Lettres et des Arts*, dont les nobles proportions, l'harmonie classique, la belle salle des séances s'accordent à merveille avec les hauts sujets de science, d'art et de lettres traités ici. C'est à cette académie que nous songeons tandis que les moteurs de l'hydravion tournent et s'échauffent avant l'envol. Et par une naturelle association d'idées nous évoquons le grand poète, à la fois cubain et français, que fut José-Maria de Heredia. Le sonnet des conquérants chante en nous. Mais ce n'est plus « le navire glissant sur les gouffres amers » qui nous emporte, c'est un moderne hippogriffe — pourquoi, puisqu'il s'agit d'un poète, n'écririons-nous pas un « Pégase » ? — et qui nous donne en quittant cette terre latine l'impression de nous arracher d'une commune famille. — P.-E. C.



La plaque d'inauguration du parc Victor-Hugo surmontée de l'écusson fleuri de La Havane.



Le président de la République cubaine, le Dr Laredo, s'entretenant avec M. André Chevrillon, président de la mission française.

Quelques semaines après nos envoyés spéciaux, dont on vient de lire ci-dessus les impressions, la mission du Comité France-Amérique, venue par le paquebot Cuba, a débarqué à son tour sur la terre cubaine le 24 mars dernier.

Notre correspondant à La Havane, M. Juan Manuel Planas, nous envoie la série de photographies prises à cette occasion et que l'on vient de voir en ces deux pages. Le programme très chargé comprit une cérémonie à la cathédrale, des réceptions à l'hôtel de ville, au palais présidentiel, à la légation de France, à la cité militaire, où le colonel Batista, chef de l'armée, accueillit la mission, l'inauguration d'un parc dédié à Victor Hugo et deux banquets. Au lendemain de cette belle journée, la mission repartit sur le Cuba pour la Nouvelle-Orléans et la Louisiane où d'autres réceptions enthousiastes l'attendaient.